

maux à l'état économique du monde entier. Les gens ne prennent pas au sérieux ceux qui veulent se servir de la crise pour en tirer un avantage politique. Voilà, monsieur l'Orateur, l'un des indices politiques les plus rassurant.

M. J. H. MYERS (Queen): Monsieur l'Orateur, c'est pour moi un devoir et un plaisir de suivre la vieille coutume de féliciter celui qui a proposé l'adresse en réponse au discours du trône (M. Cormier) et celui qui l'a appuyé (M. Porteous). Je félicite le premier avec d'autant plus de facilité et je sympathise avec lui d'autant plus que je me suis déjà trouvé dans la même situation.

Il m'a été agréable d'entendre les langues française et anglaise et de voir les honneurs divisés entre les deux grandes nationalités. Je suis heureux de remarquer le beau groupe de députés qui nous est venu, de ce côté-ci (*la droite*), de la vieille et historique province de Québec. C'est avec plaisir, comme le premier ministre sans doute, que je constate que ce dernier tire ses appuis de chaque province du Dominion. C'est ce qui doit se produire. Nous ne voulons aucune division entre les nationalités, ni entre les religions.

Voilà tout ce que j'aurais dit sur ce sujet, n'eussé-je pas relevé dans le hansard le compte rendu de paroles prononcées par l'honorable représentant de Gloucester (M. Veniot). Je crois de mon devoir de réfuter ses affirmations. Je note, à la page 149 (v.a.) du hansard non révisé qu'il a dit qu'au cours de la campagne électorale une circulaire quelconque a été répandue dans le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Edouard en vue de discréditer le parti libéral auprès d'une certaine secte religieuse et de semer la division au point de vue religieux. Il n'y a pas un homme d'une extrémité à l'autre de l'île du Prince-Edouard qui connaisse mieux que moi cette province et sa population; et je nie catégoriquement qu'au cours de la dernière campagne électorale il ait été distribué une circulaire pareille par le parti libéral ou par le parti conservateur. Nous ne voulons pas d'une telle circulaire dans l'île du Prince-Edouard; pas un seul instant nous ne tolérerons l'esprit étroit, sordide, qui pourrait l'inspirer.

Dans la présente discussion on a beaucoup parlé de la dépression qui sévit actuellement dans notre pays. Du moins nous avons une certaine consolation à savoir que le Canada n'est pas seul à connaître cette expérience. La dépression est universelle, dans tous les pays du monde. Si cette dépression ne sévissait que dans notre Dominion, si le reste de l'univers jouissait de la prospérité, je serais porté à conclure que la faute en était au Canada, que notre Gouvernement, que notre popula-

tion avaient manqué. Mais il n'en est rien; le Canada ne se trouve pas dans une situation pire que les autres nations; peut-être sommes-nous moins à plaindre que certains. J'ai confiance que notre pays, grâce à ses immenses ressources naturelles, à ses grands réseaux de transport, à ses usines hydrauliques, sera un des premiers pays à se dégager de ce marasme économique, et qu'il ne tardera pas.

Jusqu'ici personne n'a su nous expliquer la cause de cette dépression; et sans doute un cultivateur sans instruction, comme moi, ne peut pas venir à Ottawa et éclaircir ce qui est un mystère pour tous les autres ici. J'ose tout de même affirmer que deux choses ont contribué à ce fléchissement. Tout le monde sait qu'à venir jusqu'à voilà un an environ l'univers entier était en proie à une frénésie de spéculation sur la bourse. Quiconque avait dix sous achetait des actions; tout le monde faisait de l'agiotage, qu'il fût millionnaire ou contrebandier de spiritueux. Tous les honorables membres savent quel krach en a résulté, que le pouvoir d'achat du public a été anéanti en quelques heures. Une autre raison,—et l'on en parle peu: on élude la question,—c'est que nous vivons sur un grand train. L'auto, la T. S. F. et le cinéma émargent fort à nos budgets; et forcément quelqu'un doit payer. Si la dépression actuelle n'a d'autre effet que de nous donner une leçon de bonne et saine économie, notre expérience n'aura pas été vaine.

Dans ce débat on a parlé souvent de l'agriculture. Voilà qui est bien. L'agriculture vaut qu'on la discute. C'est la meilleure et la plus grande de nos industries canadiennes; et je suis persuadé qu'elle le sera toujours. Il y a trois ou quatre semaines j'ai vu, dans un magazine, un intitulé: "Quelles sont les fautes de l'agriculture?" Cet article, je l'ai lu du commencement à la fin. On a parlé de diverses causes du fléchissement actuel; on a suggéré plus d'un remède; mais après avoir tout lu l'article, je suis revenu au titre: "Quelles sont les fautes de l'agriculture?" et j'ai décidé que l'agriculture n'était nullement en faute. Elle est aussi saine qu'elle l'a jamais été; le sol est toujours le même. Nous avons toujours la même pluie; le même soleil. Grâce aux machines modernes et aux leçons que nous avons apprises de nos fermes expérimentales et des stations agronomiques, nous savons mieux que jamais choisir, trier et traiter nos semences. Grâce à nos instruments et aux connaissances que nous avons acquises sur les maladies des plantes, nous sommes plus que jamais en mesure de bien surveiller la croissance de nos récoltes. Il en est de même de l'automne: nos moissons se